

« Nous voulons que l'homme fort et magnanime soit en même temps bon et simple, ami de la vérité et incapable de tromper ; et ce sont là tout autant de qualités essentielles à la justice. Mais on ne peut observer sans amertume que l'élévation et la grandeur d'âme donnent si facilement naissance à une opiniâtreté blâmable et à une ambition effrénée. Platon nous dit que tout à Lacédémone respirait le désir ardent de la victoire ; en la même sorte, dès qu'un homme se sent quelque grandeur naturelle, il aspire aussitôt à dominer sur tous les autres, ou plutôt à remplir seul le monde. Mais il est difficile, quand on veut s'élever au-dessus de tous, de respecter l'équité, qui est la première condition de la justice. Ces ambitieux ne veulent jamais que l'on ait raison contre eux ; ni les droits acquis, ni la majesté des lois ne les arrêtent ; ils corrompent le peuple par des largesses, ils lèvent la tête en factieux, travaillent par tous les moyens à étendre leur pouvoir ; ce qui leur convient, c'est la domination par la force, et non la justice dans l'égalité. Mais plus les passions parlent haut, plus il y a de gloire à les maîtriser. Ce qui est certain, c'est que la justice est de tous les temps, c'est que le courage et la magnanimité consistent non pas à faire, mais à empêcher le mal. La véritable grandeur d'âme, celle que la sagesse éclaire, comprend que cet honneur qu'elle poursuit sans cesse est situé en elle quand elle fait le bien, et non dans les discours des hommes ; elle aspire à mériter et non à occuper le premier rang. Celui qui est l'esclave de l'opinion insensée de la multitude ne doit pas être compté parmi les grands hommes. C'est cette passion pour la gloire qui corrompt souvent les plus grandes âmes ; c'est en elle que bien des injustices prennent leur source : le pas est glissant. Où est l'homme, en effet, qui, après de grands travaux et de grands périls, ne demande pas d'en être récompensé par la gloire ? »

Cicéron, Traité des devoirs (*De officiis*), I

« Mais toutes les fois que le devoir nous commande de servir nos semblables, il nous faut examiner quels sont surtout les besoins de chacun, et ce que ceux envers qui nous sommes obligés pourraient faire ou ne pas faire sans nous. Suivant les temps, nous devons venir en aide à ceux-ci plutôt qu'à ceux-là ; il est des services que les uns réclament plutôt que les autres. S'il s'agit de faire la récolte, vous aiderez votre voisin, de préférence à votre frère ou à votre ami ; s'il est question d'un procès, vous défendrez plutôt votre parent ou votre ami que votre voisin. Vous voyez à quelles sortes de considérations il faut recourir dans l'accomplissement de ses devoirs ; on ne peut trop s'exercer à cette appréciation difficile : c'est l'habitude surtout qui aura la vertu de nous éclairer, et nous apprendre à calculer exactement ce que nous avons reçu, ce que nous avons rendu, ce que nous devons encore. Mais s'il est vrai que ni les médecins, ni les généraux, ni les orateurs, quelque connaissance qu'ils aient des préceptes de leur art, ne peuvent rien faire de grand et de glorieux, s'ils ne sont formés par la pratique et l'expérience ; tout pareillement il est assez facile de donner, comme je le fais ici, les règles de la morale : mais accomplir le bien est une si grande chose, qu'on n'y peut arriver non plus sans la pratique et l'usage, nous avons montré comment l'honnête dérive des principes qui constituent la société humaine, et comment à sa lumière les devoirs se déterminent. C'est une question suffisamment traitée. Parmi les quatre vertus mères, d'où découle le bien dans toutes les actions, et qui comprennent tous les devoirs, celle qui a le plus d'éclat est certainement la force de ces

grandes âmes, élevées au-dessus du monde et méprisant toutes les choses humaines. Aussi quand on veut faire un reproche sanglant, emploie-t-on ordinairement ce langage : « Vous êtes des hommes, et, au courage, on vous prendrait pour des femmes ; cette jeune fille a le cœur d'un homme ; » ou bien encore. « Efféminés, rendez-vous, ne résistez point, vous n'êtes pas faits pour combattre. » Quand nous voulons, au contraire, louer la grandeur d'âme, l'énergie, la vaillance, nous ne trouvons pas d'expressions assez magnifiques. De là cette prédilection des rhéteurs pour célébrer Marathon, Salamine, Platée, les Thermopyles, Leuctres ; de là tous ces éloges de Coclès, des Décus, de Cn. et de P. Scipion, de Marcellus, et de tant d'autres qu'on ne saurait nombrer. Quel peuple a jamais égalé la grandeur d'âme des Romains ? Toutes nos statues couvertes de vêtements militaires ne disent-elles pas assez quel est notre amour pour la gloire des combats ? XIX. Mais cette fierté d'âme qui brille dans les travaux et les dangers cesse d'être louable dès qu'elle n'a plus la justice pour compagne, et ne se met plus au service de la patrie. Bien loin d'être alors une vertu, elle est plutôt la marque d'un caractère cruel, et qui a dépouillé tout sentiment d'humanité. Les Stoïciens ont très-bien défini la force d'âme une vertu qui combat pour l'équité. Aussi tous ceux qui ont voulu se faire une réputation de vaillants hommes par des moyens indignes n'ont-ils réussi qu'à se déshonorer, car sans la justice il n'est point d'honneur. Voici à ce sujet une belle pensée de Platon : « Non-seulement, nous dit-il, la science que l'honnêteté n'accompagne pas est plutôt de l'habileté que de la sagesse ; mais on doit tenir qu'un esprit toujours prêt à affronter les dangers, s'il n'écoute que ses passions et non l'intérêt commun, a plutôt de l'audace que de la force. » Nous voulons que l'homme fort et magnanime soit en même temps bon et simple, ami de la vérité et incapable de tromper ; et ce sont là tout autant de qualités essentielles à la justice. Mais on ne peut observer sans amertume que l'élévation et la grandeur d'âme donnent si facilement naissance à une opiniâtreté blâmable et à une ambition effrénée. Platon nous dit que tout à Lacédémone respirait le désir ardent de la victoire ; en la même sorte, dès qu'un homme se sent quelque grandeur naturelle, il aspire aussitôt à dominer sur tous les autres, ou plutôt à remplir seul le monde. Mais il est difficile, quand on veut s'élever au-dessus de tous, de respecter l'équité, qui est la première condition de la justice. Ces ambitieux ne veulent jamais que l'on ait raison contre eux ; ni les droits acquis, ni la majesté des lois ne les arrêtent ; ils corrompent le peuple par des largesses, ils lèvent la tête en factieux, travaillent par tous les moyens à étendre leur pouvoir ; ce qui leur convient, c'est la domination par la force, et non la justice dans l'égalité. Mais plus les passions parlent haut, plus il y a de gloire à les maîtriser. Ce qui est certain, c'est que la justice est de tous les temps, c'est que le courage et la magnanimité consistent non pas à faire, mais à empêcher le mal. La véritable grandeur d'âme, celle que la sagesse éclaire, comprend que cet honneur qu'elle poursuit sans cesse est situé en elle quand elle fait le bien, et non dans les discours des hommes ; elle aspire à mériter et non à occuper le premier rang. Celui qui est l'esclave de l'opinion insensée de la multitude ne doit pas être compté parmi les grands hommes. C'est cette passion pour la gloire qui corrompt souvent les plus grandes âmes ; c'est en elle que bien des injustices prennent leur source : le pas est glissant. Où est l'homme, en effet, qui, après de grands travaux et de grands périls, ne demande pas d'en être récompensé par la gloire ? XX. En dernière analyse, la force et la grandeur d'âme se reconnaissent surtout à une double marque. D'abord une grande âme méprise tous les biens extérieurs ; elle est persuadée que l'homme ne doit rien admirer,

souhaiter ou rechercher que ce qui est honnête et honorable, et que jamais il ne doit s'incliner ni devant les hommes, ni devant la fortune, ni sous le joug des passions. Ensuite une âme qui est aussi haut placée se porte à faire de grandes choses et à servir les hommes : plus les entreprises sont difficiles et périlleuses, plus son ardeur est excitée ; elle ne tient nul compte ni de la vie ni de tous les biens qui s'y rattachent. De ces deux parties de la grandeur d'âme, la dernière est sans contredit la plus éclatante, la plus honorée, j'ajouterai même la plus utile ; mais la première est la plus intime et la plus essentielle, elle est la grandeur même. C'est par elle que l'homme est véritablement élevé, et supérieur aux choses humaines ; car l'élévation consiste surtout à ne reconnaître pour bien que ce qui est honnête, et à être affranchi de toute passion. Compter pour peu de chose ce qui paraît excellent et magnifique aux yeux de la multitude, dédaigner d'une raison ferme et constante tous les biens vulgaires, c'est là certainement le propre d'un grand cœur ; supporter tous les maux de la vie, les revers et les injures de la fortune, avec cette tranquillité d'âme qui ne s'altère jamais et l'inviolable dignité du sage, c'est le signe de la vraie noblesse et d'une force admirable de caractère. Il serait honteux que celui sur qui la crainte n'a point de prise fût l'esclave des passions ; et que la volupté vînt à triompher de l'homme qui est sorti victorieux des plus rudes épreuves. Il faut donc se mettre en garde contre les plaisirs, et mépriser les richesses. Rien ne décèle plus une âme misérable et basse que l'amour de l'or ; rien de plus noble et de plus digne de l'homme que de mépriser la fortune quand elle nous manque, et de l'employer, quand nous l'avons, en bienfaits et en libéralités. Il faut se défier aussi de la passion de la gloire, comme je l'ai dit plus haut ; car elle nous rend esclaves, et une grande âme doit livrer les plus terribles combats pour conserver sa liberté. Elle ne poursuivra pas non plus les honneurs et le pouvoir, quelquefois même elle les refusera ; elle s'en dépouillera dans certaines occasions : son devoir est de ne s'ouvrir à aucune passion, d'être inaccessible aux désirs immodérés comme à la crainte, aux vains chagrins et à l'ivresse de la joie, comme à la colère, et de retenir toujours cette tranquillité et cette sérénité, qui font la constance et la dignité de la vie. On a vu dans tous les temps, et il existe encore aujourd'hui des hommes qui se sont éloignés des affaires publiques et réfugiés dans la retraite, pour y trouver la tranquillité dont je parle. On compte parmi eux les plus grands et les plus célèbres philosophes, des personnages graves et austères, qui, n'ayant pu s'accommoder aux mœurs du peuple ni à celles de la noblesse, se retirèrent pour la plupart à la campagne, où ils ont trouvé le bonheur au sein des occupations domestiques. Ils voulaient vivre comme les rois, sans besoins, sans maître, dans une entière liberté, et jouissant de ce beau privilège de se conduire en tout à leur guise. XXI. Tel est le but commun et à ceux qui briguent le pouvoir et à ceux dont je parle, qui s'ensevelissent dans le repos : les uns croient pouvoir l'atteindre s'ils se font une grande fortune, les autres s'ils se résignent de bon cœur à leur modeste lot. Il ne faut condamner absolument ni les uns ni les autres ; mais une vie qui s'écoule dans la retraite est plus facile, plus sûre, plus inoffensive, et fait moins d'ombrage ; celle au contraire qui est toute vouée aux soins politiques et qui se passe dans la conduite des grandes affaires, est plus profitable au genre humain et mieux faite pour donner la grandeur et la gloire. C'est pourquoi il faudrait peut-être autoriser à se retirer de la scène du monde ceux qui ont le génie de la science et passent leur vie dans l'étude, et ceux que la faiblesse de leur santé ou quelque grave empêchement tiennent éloignés des affaires publiques, et obligent à laisser à d'autres le soin et la gloire d'administrer les États. Mais les hommes qui ne peuvent

alléguer aucun de ces motifs, et qui se vantent de dédaigner les honneurs et le pouvoir, qui ont pour tant d'autres des attraits si magiques, me paraissent bien plutôt dignes de blâme que d'éloges. Sans doute, il est difficile de ne pas approuver le jugement qu'ils portent sur la gloire, et le mépris qu'ils en font ; mais il semble qu'ils redoutent les travaux et la peine, et que leur fierté s'indigne à l'idée des échecs et des refus qu'ils pourraient essayer. On trouve en effet des hommes qui démentent toutes leurs belles maximes dans l'infortune ; ils avaient un mépris austère pour la volupté, la douleur les abat ; ils dédaignaient la gloire, ils sont anéantis par le moindre affront ; heureux encore s'ils avaient toujours ce salutaire effroi de tout ce qui fait tache à l'honneur ! Nous le déclarons donc, tous ceux à qui la nature ouvre d'elle-même le chemin des affaires doivent, sans hésiter, s'offrir aux suffrages de leurs concitoyens et se vouer à la vie politique ; car autrement les États n'auraient point de chefs, et les grandes âmes ne se montreraient jamais. L'homme qui est chargé des destinées de l'État, doit avoir, tout autant que le philosophe, et peut-être plus encore, cette noblesse de sentiment, ce mépris des choses humaines et surtout cette tranquillité parfaite sur laquelle j'insiste tant ; il ne faut point que le trouble pénètre dans son esprit, et sa vie doit être un modèle de constance et de gravité. Tout cela est assez facile au philosophe, dont la vie est bien moins exposée aux coups du sort, dont les besoins sont comparativement très-bornés, et qu'un revers de fortune ne peut précipiter d'aussi haut. Il est tout naturel de ressentir des épreuves plus violentes et de plus graves soucis à la tête d'un État que dans une retraite ignorée ; aussi les hommes politiques ont-ils plus besoin que les autres de calme et de grandeur d'âme. Celui qui veut prendre sa part du fardeau des affaires ne doit pas songer seulement à la beauté du rôle qu'il ambitionne, il faut encore qu'il soit fait pour ce rôle ; et quand il mesure ses forces, il doit se garder de la défiance honteuse que la lâcheté inspire, et de la présomption que donne souvent l'ardeur de se distinguer. Enfin, il ne faut rien entreprendre sans s'y être préparé de longue main. XXII. Mais comme on met d'ordinaire la gloire des armes au-dessus du mérite civil, nous devons ici attaquer ce préjugé. Beaucoup n'ont cherché dans la guerre que la gloire qu'elle donne. C'est ce qui arrive d'habitude aux grands hommes, surtout quand ils ont des talents militaires et qu'ils aiment la vie des camps. Cependant, si nous voulons bien voir les choses, le mérite civil l'emporte souvent sur les plus beaux exploits des guerriers. La gloire de Thémistocle est certes très-légitime ; le nom de ce grand capitaine est même plus illustre que celui de Solon. On cite avec éclat la victoire de Salamine, on la met au-dessus de l'établissement de l'Aréopage, création du sage législateur ; et cependant l'œuvre de Solon n'est pas moins admirable que l'exploit de Thémistocle. Salamine a rendu un service signalé à Athènes, l'Aréopage lui en rend de continuels ; car c'est lui qui maintient le dépôt sacré des lois et les institutions des ancêtres. Thémistocle aurait-il pu dire quels secours il avait rendus à l'Aréopage ? N'aurait-il pas avoué au contraire qu'il lui devait beaucoup ? car la guerre fut conduite par les conseils de ce sénat qu'avait institué Solon. On en peut dire autant de Pausanias et de Lysandre. Sans doute leurs victoires ont agrandi l'empire de Lacédémone ; mais tous leurs titres de gloire rassemblés ne soutiendraient pas la comparaison avec les lois et les institutions de Lycurgue. Bien plus, c'est grâce à cette belle discipline qu'ils ont eu des armées si obéissantes et si braves. Je n'ai pas vu, pendant ma jeunesse, que M. Scaurus le cédât à Marius ; et quand j'ai été mêlé aux affaires publiques, Pompée ne me paraissait nullement l'emporter sur Q. Catulus. Que peuvent au dehors les plus fortes armées, quand la sagesse

des conseils manque au dedans? L'Africain, cet homme admirable et ce grand capitaine, n'a pas rendu un service plus important à la république en détruisant Numance, que P. Nasica, à la même époque, en mettant à mort Tib. Gracchus de son autorité privée. Il est vrai que ce n'est pas seulement un mérite civil que celui de Nasica, puisqu'il fallut employer la force et en venir aux mains ; mais après tout, ce grand acte de civisme ne fut ni résolu par un homme de guerre, ni exécuté par une armée. Je crois avoir exprimé une belle maxime dans ce vers que les méchants et que mes envieux attaquent si vivement : « Que les armes le cèdent à la toge, et les lauriers à la gloire. » Pour ne rien dire des autres, est-ce que pendant mon consulat les armes ne l'ont point cédé à la toge? Jamais Rome ne courut de plus grands périls, et jamais le repos public ne fut plus profond. Notre vigilance et nos sages conseils avaient pourvu à tout avec la promptitude de l'éclair, et les armes tombèrent des mains des citoyens les plus audacieux qui furent jamais. Y a-t-il dans le monde un exploit guerrier, et un triomphe qui se puisse comparer à cette victoire pacifique? Il m'est permis, mon fils, de vous parler de ma gloire, à vous qui en hériterez et qui devrez vous en montrer digne. Un homme tout couvert de lauriers, Pompée, me rendit publiquement ce témoignage : que c'est en vain qu'il aurait obtenu les honneurs d'un troisième triomphe, et qu'il n'eût pas eu où triompher, si je n'avais sauvé la république. Le courage civil ne le cède donc point au courage militaire, et l'on peut affirmer qu'il demande plus d'application et d'efforts. XXIII. La vertu dont nous parlons maintenant, et dans laquelle se montre toute la grandeur et la noblesse de l'homme, est située dans la force de l'âme et non dans celle du corps. Cependant il faut exercer le corps, le plier à l'empire de la raison dont il doit exécuter les commandements, le disposer à servir la pensée et à souffrir le travail. Mais le véritable courage dépend tout entier de la vigilante sagesse de l'âme. C'est un fruit de raison ; il ne brille donc pas moins dans les magistrats civils qui gouvernent les républiques, que dans les généraux qui livrent les batailles. Souvent les premiers décident par leurs conseils de la paix ou de la guerre, achèvent les guerres commencées, en font déclarer de nouvelles ; témoin la troisième guerre Punique, dont le véritable auteur est Caton, qui eut le crédit même après sa mort d'armer Rome contre Carthage. Il faut donc préférer la sagesse qui donne les bons conseils à la valeur qui fait les belles actions ; mais il faut que cette préférence soit librement avouée par la raison et non point déterminée par la crainte des dangers. Quand nous nous décidons à la guerre, il faut que tout le monde voie clairement que notre but dernier c'est la paix. Il est d'un homme ferme et courageux de ne point se troubler dans les périls, de ne point s'agiter follement, et se démonter, comme on dit ; mais d'avoir toujours la tête présente, d'agir avec sang-froid et réflexion. Voilà comment devra se montrer une grande âme ; mais en même temps un génie élevé saura prévoir l'avenir, en discuter les chances, se préparer à tout événement, et veiller à ce qu'un jour il ne lui faille pas faire ce triste aveu : Je n'y avais point pensé. C'est à de tels signes que vous pourrez reconnaître une âme noble et élevée, qui n'agit qu'avec lumière, et guidée par la raison. Mais se précipiter en aveugle dans la mêlée, et lutter corps à corps avec l'ennemi, est quelque chose de féroce, qui sent la bête sauvage ; cependant si la nécessité nous y contraint, il faut bien combattre de cette façon, car l'homme doit toujours préférer la mort à la servitude et au déshonneur. XXIV. Quand on en est réduit à détruire ou à saccager une ville, il faut apporter le plus grand soin à ne rien faire avec témérité et cruauté. En temps de sédition, il est d'un grand homme de ne punir que les coupables, d'épargner le grand nombre, et dans toutes les phases de sa

fortune retenir scrupuleusement les préceptes du juste et de l'honnête. De même que l'on trouve beaucoup d'esprits qui mettent la valeur guerrière au-dessus du courage civil, il en est un grand nombre aux yeux de qui les avis violents et périlleux paraissent avoir plus de noblesse et de dignité que les conseils calmes et modérés. Nous devons prendre garde de fuir les périls comme des gens qui les redoutent ; mais nous devons prendre garde aussi d'aller nous offrir aux périls sans motif, car il n'est rien de plus insensé. Quand il est question de dangers, suivons l'exemple des médecins qui traitent les maladies légères avec des remèdes légers, et qui n'appliquent les remèdes violents et incertains qu'aux maladies graves. Quand la mer est tranquille, il faut être en démence pour souhaiter la tempête ; mais quand la tempête se déclare, le sage lutte contre elle par tous les moyens. Le meilleur parti est celui de la hardiesse, quand on a plus de bien à espérer en provoquant l'orage, que de mal à craindre en le laissant sourdement gronder. Les périls qu'on affronte menacent à la fois les citoyens qui se jettent tout au travers, et la république. Les uns combattent pour la vie, les autres pour la gloire et la popularité. Quand il s'agit des intérêts de la patrie, nous devons y regarder de plus près avant de les mettre en jeu, que s'il était question des nôtres ; et en ce qui nous touche, nous devons livrer des luttes plus ardentes pour l'honneur et la gloire que pour tous les autres biens. On a vu souvent des hommes tout prêts à sacrifier non-seulement leur fortune, mais leur vie, pour les intérêts de leur pays, et qui ne voulaient pas souffrir la moindre tache à leur gloire même quand la patrie le réclamait. Tel fut Callicratidas, général lacédémonien, qui, après s'être illustré par plusieurs exploits dans la guerre du Péloponnèse, finit par compromettre très-grièvement les affaires de Sparte, en refusant de déférer aux conseils de ceux qui voulaient qu'on éloignât la flotte des Arginuses et qu'on évitât de combattre avec les Athéniens. « Les Lacédémoniens, leur répondit-il, s'ils perdent cette flotte, peuvent en équiper une autre ; et moi, je ne puis prendre la fuite sans déshonneur. » La défaite de cette flotte ne fut pas encore un trop grand malheur pour Lacédémone, mais un échec irréparable ; ce fut lorsque Cléombrote, dans la crainte de donner une mauvaise idée de sa vaillance, engagea témérairement la bataille avec Épaminondas et ruina à tout jamais la puissance de Sparte. Mettez en regard notre admirable Fabius, dont Ennius a dit : « Un seul homme a rétabli la fortune romaine en temporisant. C'est qu'il ne mettait pas les rumeurs du peuple au-dessus du salut de l'État ; aussi la gloire de ce héros grandit-elle tous les jours. » Il faut éviter même, dans les affaires civiles, la faute de Cléombrote. Il y a tant de gens qui n'osent dire ce qu'ils pensent, alors même qu'ils pourraient rendre de grands services, dans la crainte où ils sont de se faire des ennemis ! XXV. Ceux qui sont chargés du gouvernement des peuples doivent observer fidèlement ces deux préceptes de Platon : Veiller d'abord aux intérêts de leurs concitoyens avec un dévouement de tous les instants et un désintéressement absolu ; donner ensuite les mêmes soins à tout le corps de la république, et ne point témoigner à l'une de ses parties une prédilection qui tournerait au détriment des autres. L'administration des États est une véritable tutelle, établie pour le bien de ceux qui sont gouvernés et non de celui qui gouverne. D'un autre côté, l'homme public qui est exclusivement dévoué à une classe de citoyens et néglige toutes les autres introduit dans l'État le plus pernicieux des fléaux, je veux dire la sédition et la discorde ; on ne compte plus alors que des partisans du peuple ou des sectateurs des grands ; mais le parti de la république, qu'est-il devenu ? De là toutes ces fameuses discordes qui ont déchiré Athènes, de là toutes les séditions et les guerres civiles qui ont désolé Rome. Le grand citoyen, celui

qui est vraiment digne de tenir le premier rang dans l'État, aura en horreur tous ces bouleversements effroyables ; il se dévouera sans réserve aux intérêts du pays ; il ne cherchera ni la fortune ni l'éclat de la puissance ; il veillera enfin sur tous les membres de la société, sans acception d'ordres ni de personnes. Jamais une accusation calomnieuse ne lui échappera, jamais il n'excitera à la haine ou au mépris de qui que ce soit ; les règles de la justice et de l'honnêteté seront tellement gravées dans son cœur, qu'il s'exposerait aux plus terribles inimitiés et souffrirait plutôt mille morts, que de les mettre un seul moment en oubli. Il n'y a rien de plus misérable que l'ambition et les rivalités qu'elle fait naître. Platon dit encore avec une raison supérieure : « Ceux qui luttent entre eux pour en venir à gouverner l'État ressemblent à des matelots qui se battraient pour s'arracher le gouvernail. » Platon nous recommande aussi de ne tenir pour ennemis que ceux qui portent les armes contre notre pays, et non pas ceux dont les convictions politiques diffèrent des nôtres ; c'est ainsi que l'on a vu Scipion l'Africain et Q. Métellus se combattre perpétuellement, sans se haïr jamais. N'écoutons pas les gens qui veulent qu'on soit accessible aux inimitiés, qu'on les ressente fortement, et que par là on témoigne de la grandeur d'âme. Rien au contraire n'est plus louable que le pardon des injures et la clémence ; rien n'est plus digne d'une belle âme et d'un noble cœur. Dans un Etat libre, où tous les citoyens ont les mêmes droits, il faut montrer beaucoup de facilité et de douceur. Témoigner avec trop de vivacité sa mauvaise humeur contre les importuns et les solliciteurs impudents, c'est se faire des ennemis sans nécessité. Cependant la douceur et la clémence doivent avoir pour correctif cette juste sévérité de l'homme d'État, sans laquelle on ne peut gouverner les peuples. Il ne faut jamais ajouter l'injure au châtement. Le magistrat qui punit ou réprimande un citoyen ne doit point songer à sa propre satisfaction, mais à l'intérêt public. Il faut prendre garde aussi que la peine ne soit plus grande que la faute, et que, pour les mêmes motifs, les uns soient châtiés, tandis que les autres ne sont pas même appelés en justice. On doit surtout éviter de mêler la colère au châtement ; car celui qui inflige une peine dans l'empportement de la colère ne peut garder cette modération qui nous tient à égale distance des extrêmes, et dont les Péripatéticiens font un si grand éloge. Je souscris de bon cœur à cet éloge, mais je trouve qu'ils le gâtent en y ajoutant celui de la colère, et en disant qu'elle nous a été donnée à bon escient par la nature. Jamais la colère n'est permise aux hommes ; et l'on doit souhaiter que ceux qui gouvernent les républiques soient semblables aux lois qui châtent les coupables, non par empportement, mais par équité. XXVI. Quand la fortune nous seconde et que le bonheur nous arrive de tous côtés, notre grand soin doit être de nous défendre contre l'orgueil, l'arrogance, la présomption hautaine. Qu'on se laisse emporter hors des gonds par les prospérités ou par l'adversité, c'est toujours la marque d'un pauvre caractère. Ce qui fait honneur à l'homme, c'est de conserver pendant toute la vie une parfaite égalité d'âme, d'avoir toujours la même sévérité, le même visage : tels furent, nous dit-on, Socrate et Lélius. Les grandes actions et la gloire d'Alexandre l'emportent de beaucoup sur celles de son père ; mais nous voyons que Philippe avait plus de douceur et d'humanité. Celui-ci fut toujours grand, celui-là fut souvent le dernier des hommes ; c'est donc un excellent précepte que les sages nous donnent, quand ils nous recommandent d'être d'autant plus modérés que nous sommes plus élevés. Panétius nous dit que l'Africain, son disciple et ami, répétait souvent : « Que de même que l'on fait dompter par d'habiles écuyers les chevaux que l'habitude des combats a rendus trop farouches, ainsi faut-il conduire les

hommes gâtés et enorgueillis par la prospérité, à l'école de la raison et de la sagesse, qui leur apprendront la vanité des choses humaines et l'inconstance de la fortune. » C'est dans la prospérité surtout que nous devons nous entourer des conseils de nos amis ; c'est alors plus que jamais qu'il faut leur donner de l'autorité sur nous, et en même temps nous défier des flatteurs et leur fermer l'oreille. Il est si facile de se laisser prendre à leurs pièges ! Nous avons toujours la faiblesse de nous croire dignes de louanges ; et cette vanité pousse contre des écueils sans nombre les hommes enflés de leur vain mérite, qui deviennent la fable et le jouet du monde, et qui commettent les plus grandes extravagances. Mais en voilà assez sur ce sujet. Ajoutons toutefois que si les hommes d'Etat ont, par l'importance même de leur rang et l'étendue des intérêts qu'ils conduisent, le privilège de se mêler des grandes affaires et de se trouver portés sur le terrain des grandes âmes, il se rencontre souvent dans la vie privée des génies éminents, qui, sans sortir de leur cercle modeste, entreprennent aussi de grandes choses. On trouve encore des hommes de bien, qui, tenant le milieu entre les philosophes et les politiques, se plaisent à administrer leur fortune, refusent de l'accroître par des moyens indignes, et, bien loin d'en concentrer toute la jouissance en eux-mêmes, sont toujours prêts à servir leurs parents, leurs amis et leur pays. Que votre fortune soit légitimement acquise ; repoussez tout profit honteux ou odieux ; rendez le plus de services possible, pourvu que vous les adressiez bien ; augmentez vos richesses par un ordre et une économie bien entendus, et qu'elles ne soient pas dans vos mains un instrument de débauche, mais plutôt une source de libéralités et de bienfaits. En gardant ces préceptes, vous vivrez avec dignité, grandeur, magnificence, et cependant vous serez simple, honnête, utile aux hommes. »

Cicéron, Traité des devoirs (*De officiis*), I, §§18 à 27 (sur le courage et la grandeur d'âme)

« Que chacun s'en tienne donc à son génie naturel, quand ce génie toutefois ne le porte pas au mal ; c'est le meilleur moyen de garder la bienséance dont nous voulons donner les lois. Notre devoir est d'abord de ne jamais nous mettre en opposition avec cette première personne dont nous parlions, qui est la même dans tous les hommes ; mais dès qu'elle est sauve, le mieux pour nous, c'est d'être nous-mêmes. Laissons aux autres, s'il le faut, la belle part et les hautes vocations ; acceptons le destin qui est à notre taille. À quoi sert-il de lutter contre la nature et de poursuivre ce qu'on ne peut pas atteindre ? Si vous voulez savoir ce que c'est que la bienséance, entendez bien le proverbe : Il ne faut rien entreprendre malgré Minerve, c'est-à-dire en dépit de la nature. S'il y a quelque chose de bienséant, rien ne l'est davantage, sans aucun doute, que l'égalité de la vie, la conséquence de toutes les actions ; et comment ne pas vous démentir, si vous cessez d'être vous-même et prétendez jouer le rôle d'un autre ? Quand nous parlons, la convenance nous engage à nous servir de la langue qui nous est familière ; celui qui fait entrer du grec dans tout ce qu'il dit est à bon droit ridicule : eh bien ! il en est de nos actions et de notre vie entière comme d'un discours ; les disparates y font un très-mauvais effet. La nature a si diversement trempé nos caractères, que, dans certaine circonstance, un homme doit se donner la mort, tandis qu'un autre, dans la même situation, ne le doit pas. Caton, en Afrique, était-il dans une autre condition que ses compagnons d'armes qui se rendirent à

César? Et cependant si ces derniers s'étaient donné la mort, on leur en eût peut-être fait un crime, parce que c'étaient des gens de vie élégante et de mœurs faciles ; mais Caton qui avait reçu de la nature une incroyable gravité, qui avait encore fortifié son caractère par l'habitude de ne varier jamais, qu'on n'avait jamais vu ni reculer ni se démentir, Caton devait mourir plutôt que de supporter la vue d'un tyran. Quelles ne furent pas les souffrances d'Ulysse dans cette longue course sur les mers, quand il lui fallut obéir aux caprices de deux femmes (si toutefois Circé et Calypso doivent être appelées des femmes), se montrer continuellement affable, et complaire à ses hôtes dans tous ses discours! De retour chez lui, il supporta les affronts de ses esclaves et de ses servantes, pour arriver enfin où il en voulait venir. Mais Ajax, du caractère dont on le représente, aurait mille fois mieux aimé souffrir la mort, que de se plier à ces nécessités. Que chacun examine donc comment la nature l'a fait, s'attache à régler son caractère, et non pas à essayer si celui des autres lui convient ; car rien ne nous va mieux que ce qui nous est le plus naturel. Apprenons à nous connaître, sachons démêler sûrement ce qu'il y a de bon et de mauvais en nous ; ne mettons pas dans notre conduite moins de bon sens que les comédiens n'en portent sur la scène. Ce n'est pas le plus beau rôle qu'ils choisissent, mais celui qui est le mieux assorti à leur talent ; ceux qui ont beaucoup de voix aiment à jouer les Épigones ou Médus ; ceux qui brillent par le geste préfèrent Mélanippe ou Clytemnestre ; Rupilius, dont je me souviens, avait Antiope pour pièce favorite ; Ésope ne jouait pas souvent Ajax. Un histrion aura donc au théâtre le tact qui manquera au sage dans la vie! Ne le souffrons pas, consultons notre aptitude, et demeurons-y fidèles. Si quelquefois la nécessité nous force à remplir un rôle qui ne soit pas le nôtre, employons alors tous nos soins, tous nos efforts, tout notre esprit à nous en acquitter, je ne dis pas avec un grand succès, mais le moins mal possible. Nous devons alors bien moins songer à faire montre des qualités que ne nous a pas données la nature, qu'à nous garder de tout défaut. »

Cicéron, Traité des devoirs (*De officiis*), I, §§18 à 27 (sur le courage et la grandeur d'âme)

« L'espèce d'hommes la plus rare, ce sont ceux qui doués d'un excellent génie, éclairés par une belle éducation, ou réunissant l'un et l'autre privilège, ont pris du temps pour délibérer sur le genre de vie qui leur convenait le mieux. Dans une telle délibération, c'est à sa propre nature que chacun doit demander conseil. Si dans les diverses circonstances de la vie, pour découvrir ce qui est bienséant, nous sommes obligés, comme je l'ai dit, de consulter notre caractère et d'y être fidèles ; à plus forte raison, quand il s'agit de donner une direction à la vie entière, devons-nous obéir à ce précepte, si nous voulons être toujours conséquents avec nous-mêmes, et ne jamais broncher dans l'accomplissement de nos devoirs. »

Cicéron, Traité des devoirs (*De officiis*), I, §§18 à 27 (sur le courage et la grandeur d'âme)